CRITIQUE, opéra. ISTANBUL, Atatürk Cultural Center, le 28 mai 2025. R. STRAUSS : Elektra. L. Kehayova, G. Rusekova, T. Bandalovska… Plamen Kartaloff / Evan-Alexis Christ

Dans le cadre du 16e Festival International d'Opéra et de Ballet d'Istanbul, l'Atatürk Kültür Merkezi (AKM) a accueilli (le 28 mai) une production électrisante d'*Elektra* de Richard Strauss, portée par l'Opéra et Ballet National de Sofia. Cette représentation s'inscrivait dans une programmation exigeante due à l'infatigable directeur de l'Opéra d'Istanbul, Caner Agkün, en affichant des compagnies telles que le fameux Ballet Eifman de Saint-Pétersbourg (*Anna Karenina,* le 31 mai). L'AKM, scène emblématique de la vie culturelle stambouliote, a offert un écrin parfait à cette tragédie grecque transfigurée par la musique straussienne, avec une salle comble et un public international conquis par l'audace de la mise en scène et la qualité des voix.

Le metteur en scène bulgare **Plamen Kartaloff**, directeur de l'Opéra de Sofia, a imposé une approche

résolument cinématographique de l'ouvrage straussien. Selon ses propres termes, l'œuvre défile comme « *une séquence de scènes en mouvement constant, évoquant le rythme et la tension d'un montage filmique*« . Les décors épurés mais évocateurs de **Sven Jonke** (structures géométriques et jeux d'ombre) et les costumes symboliques de **Leo Kulash** ont créé un espace psychique où la folie d'Elektra devenait palpable. **Andrej Hajdinjak** a sculpté la scène avec des lumières contrastées, passant des ténèbres oppressantes du palais de Mycènes aux éclats fiévreux de la danse finale. Cette production, déjà acclamée à Sofia, confirme le génie de Kartaloff pour les grandes fresques wagnériennes et straussiennes, comme en témoigne son *Ring* intégral salué dans toute l'Europe.

Côté fosse, le chef américain d'origine grecque **Evan-Alexis Christ**, collaborateur régulier de l'Opéra de Sofia depuis 2020, a dirigé avec une énergie électrique. Sous sa baguette, l'**Orchestre de l'Opéra national de Sofia** a restitué la partition complexe de Strauss avec une précision diabolique, des grondements des basses aux fulgurances des cuivres. Christ a accentué les moments clés (comme la *Danse de la vengeance*) par des *tempi* haletants, tout en ménageant des respirations lyriques dans les duos des deux soeurs.

Dans le rôle-titre, **Lilia Kehayova** a époustouflé l'audience. Présente sur scène durant les 110 minutes sans entracte que dure la partition, elle a incarné une Elektra à la fois vulnérable et terrifiante, des murmures hallucinés aux cris vengeurs. Son soprano dramatique a dompté les tessitures extrêmes du rôle, notamment dans le monologue d'ouverture *« Allein! Weh, ganz allein »*, où sa voix a fusionné rage et désespoir. En Clytemnestre, **Gergana Rusekova** a livré une reine déchue hantée par ses cauchemars, avec un mezzo aux résonances sombres et caverneuses. Sa confrontation avec Elektra (*« Ich habe keine guten Nächte »*) fut un sommet d'intensité psychologique. Face à la noirceur d'Élektra, **Tsvetana Bandalovska** a offert un soprano lyrique étincelant, notamment

dans *« Ich kann nicht sitzen und ins Dunkel starren »*, exprimant avec grâce le désir d'une vie normale. Dans le personnage d'Oreste, **Atanas Mladenov** offre son baryton noble et charpenté, incarnant un Oreste d'une autorité troublante, notamment dans la scène de reconnaissance *« Orest! Orest ist es! »*. De son côté, **Daniel Ostretsov** s'avère un ténor agile et charismatique, campant un Égisthe ridiculement vaniteux, dont l'assassinat a provoqué un frisson collectif.

La *standing ovation* finale qui s'en est suivi et qui a duré une bonne dizaine de minutes, est venue saluer l'alchimie entre l'orchestre, les solistes et les chœurs (parmi lesquels ont été choisis les solistes incarnant les personnages secondaires, à commencer par les remarquables six Servantes…). Cette production incarne l'excellence de la coopération artistique entre la Bulgarie et la Turquie, un dialogue des cultures qui magnifie l'universalité du génie straussien !

CRITIQUE, opéra. ISTANBUL, Atatürk Cultural Center, le 28 mai 2025. R. STRAUSS : Elektra. L. Kehayova, G. Rusekova, T. Bandalovska… Plamen Kartaloff / Evan-Alexis Christ. Crédit photo (c) Droits réservés.



CD événement, annonce. RICHARD STRAUSS : Elektra. Barbara Krieger… Experience, Julien Salemkour [2 cd Solo musica]

L’enregistrement propose d’abord une fidélité sans compromis à la partition

originelle, conçue par Richard Strauss… Soit une lecture historiquement informée qui permet de vivre le drame de l'intérieur, dans la psyché éruptive, brûlante des protagonistes.

Tous les passages qui sont habituellement retirés, pourtant essentiels pour comprendre l'œuvre et sa puissance, ont été retablis. Richard Strauss lui-même a souligné dans ses mémoires combien les paroles et le chant étaient importants pour lui à l'opéra. Il a rapporté que le chef d'orchestre Ernst von Schuch avait tellement déchaîné l'orchestre à la répétition générale qu'il dut canaliser sa direction et le chant des instruments afin de maintenir un équilibre avec les voix.

Cette mise en garde autographe a inspiré le chef **Julien Salemkour** et la soprano **Barbara Krieger** ; en découle cet enregistrement singulier, entre autres réalisé pendant la période covid, laquelle a imposé une approche inhabituelle. L'orchestre a enregistré en premier, et les solistes ont chanté leurs parties plus tard sur l'enregistrement orchestral préexistant – chacun dans son lieu de résidence habituel [et de confinement].

Déjà saluée pour ses incarnations de Léonore [Fidelio] et d'Isolde, Barbara Krieger endosse ainsi le fulgurant rôle-titre ; figurent à ses côtés, Astrid Weber, Sanja Anastasia et Jochen Kupfer. Le ténor Sotiris Charalampous fait ses débuts impressionnants en tant qu'Aegisth / Égiste.

Le chef d'orchestre Julien Salemkour, ex assistant de Barenboim, produit une enveloppe orchestrale ample, espace

sans précédent pour chanter et respirer, tout en déployant une opulence tonale, flamboyante et furieusement expressive. Prochaine critique complète sur Classiquenews

---

CD événement, annonce. RICHARD STRAUSS : Elektra, Op. 58, TrV 223. Barbara Krieger… Experience, Julien Salemkour [2 cd Solo musica] – prochaine critique complète sur classiquenews



CRITIQUE, opéra. NORDHAUSEN, le 22 février 2025. MOZART :

Idomeneo. Yuval Oren, Julia Ermakova, Kyounghan Seo… Loh-Orchester Sondershausen, Julian Gaudiano, direction / Benjamin Prins, mise en scène

NORDHAUSEN (foyer opératique très actif en Thuringe) ne cesse de marquer des points sur la scène lyrique européenne. Directeur artistique des lieux, BENJAMIN PRINS aborde la trame familiale, l'action conflictuelle d'*Idomeneo*, 3ème opéra seria de Mozart (après Mitridate et Lucio Silla) en sélectionnant une collection d'airs et de scènes qui rehaussent constamment la tension dramatique. Telle vision sélective renforce, exacerbe même les oppositions, les contrastes, s'accordant particulièrement à la lave orchestrale mozartienne.



Au moment du sacrifice : de gauche à droite, **Yuval Oren** (Ilia), **Annika Westlund** (Idamante),**Kyounghan Seo** (Idomeneo) © Julia Lormis

C’est au final, une adaptation efficace, une vision dramatique très juste car Mozart fidèle à lui-même a su capter et exprimer comme peu, la pulsion infime qui anime chaque personnage, dévoilant intentions et vertiges intimes des individus, leur faille cachée, leur blessure intérieure, leur haine inassouvie ; le découpage semble peu privilégier le rôle-titre qui fut pourtant conçu par Mozart pour le grand ténor Anton Raff. On retrouve ici l’esprit de troupe propre aux opéras allemands ; aucun des 5 chanteurs ne déméritent.

Deux caractères se distinguent cependant nettement dans le

choix des airs et l’art de la conviction vocale : ILIA est l’amour incarné, proche de Zaide ou de Pamina : elle est prête à donner sa vie… ce qui finira par épargner Idamante ; la soprano **YUVA OREN** convainc de bout en bout avec la tendresse et l’intensité d’une amoureuse sincère, déterminée, ardente ; quant à ELEKTRA, – opposé direct de la précédente dans l’échelle des personnalités, elle fusionne le délire passionnel d’une Vitellia [sans son repentir final] et le déchaînement électrique d’une Reine de la nuit… Rares dans l’œuvre mozartienne, les portraits d’amoureuse haineuse forcée à la rage et au désespoir impuissant. Ce soir le portrait de l’imprécatrice des furies rappelle bien d’autres magiciennes impétueuses au pouvoir illusoire… Ce que réalise la soprano **JULIA ERMAKOVA** relève du génie pur : un art consommé du chant incandescent, jamais forcé, précis, inféodé à la seule nécessité scénique.



Julia Ermakova, incandescente Elektra © Julia Lormis

D’autant que l’Orchestre assure alors une parure constellée d’éclats et d’accents dardés qui exprime très précisément tout ce qu’apporte à la cour crétoise la fille d’Agamemnon : l’esprit de la guerre familiale, de l’amour colérique et finalement la haine destructrice. Le chef [**JULIAN GAUDIANO**] comprend parfaitement les enjeux de chaque apparition de la princesse Atride, fouillant avec détails, tout ce que Mozart a déposé dans sa partition pour caractériser le personnage mythologique si passionnant, entre frustration et délire obsessionnel. Un tel personnage nourrit idéalement la conception du metteur en scène qui peut s’appuyer ainsi sur ce rôle fascinant ; Elektra étaye sa vision d’un huis clos familial, submergé par les tensions, les conflits, les

névroses, d'autant plus forts qu'à l'issue du drame, elle reste à l'écart de toute résolution.

La surprise [très bonne] vient aussi de la fosse, un orchestre à la fois souple et furieux [il faut de la folie hallucinée pour accompagner le dernier air d'Elektra [III] et ses serpents terrifiants / aria « D'Oreste, d'Aiace »] croisée avec une motricité ciselée et bondissante des cordes propre à l'hypersensibilité « ***empfindsamkeit*** », source stylistique où se nourrit (et avec quelle finesse) la subtilité mozartienne.

Le chef réussit le souffle orchestral d'un opéra réellement symphonique, où la fosse déploie sans discontinuer une suractivité signifiante, où les chœurs rayonnent et jubilent ; où la tonicité des cordes portent tout l'édifice dont les couleurs se drapent de nuances tendres et amoureuses grâce aux bois et aux vents (bassons, clarinettes, hautbois, flûtes…] sans omettre les fabuleux cuivres, mystérieux et profonds quand s'exprime l'oracle inattendu, salvateur, par la voix du narrateur conférencier [belle idée que l'on attendait justement].
Une telle tenue d'orchestre assure la digne tradition orchestrale éclatante à l'époque du jeune Mozart qui de fait conçut son seria en disposant à Munich de l'excellente phalange de… MANNHEIM, à seulement quelques kms de Nordhausen.

Dans ce jeu scénique où brûlent et s'exposent les sentiments, **Benjamin Prins** souligne avant l'oracle libérateur, la force de l'Histoire crétoise, sa tension tragique, l'oppression inflexible qu'imposent aux hommes les dieux voraces et inflexibles. Côte scénique, le dispositif adopte tous les apports techniques et visuels actuels : vidéo (suggérant le milieu marin et l'océan de Neptune), piliers creux amovibles qui permettent entrées et sorties de scène… La scène elle-même pourtant peu profonde et dans un dispositif transitoire encore [car le théâtre est en travaux jusqu'en… 2026

probablement] permet les différents niveaux d’actions : le narrateur sur sa plate-forme qui tourne, avance ou recule, et à l’avant scène, le jeu des chanteurs et du chœur.

L’adaptation suit l’action centrale et avec le recul, souligne les deux êtres qui souffrent, éprouvés, éreintés, Idomeneo, en père tiraillé, et Électre, l’étrangère écartée… Si le Roi de Crête sauve sa lignée, rien n’est épargné à la princesse mycénienne qu’anime et torture une indicible autant qu’impuissante fureur. C’est bien elle la clé du drame, où réside et se concentre tout le potentiel dramatique de l’ouvrage.

Idomeneo de Mozart par Benjamin Prins – Prochaines représentation au Théâtre de Nordhausen **les 9 et 29 mars 2025** ; production reprise en Thuringe, au **Theater Rudolstadt** à partir du 18 octobre 2025 – PLUS D’INFOS sur le site du Theater Nordhausen/Loh-Orchester Sondershausen GmbH : https://theater-nordhausen.de/musiktheater/idomeneo

Toutes les photos © Julia Lormis



les saluts © classiquenews



[les saluts avec l’orchestre Loh-Orchester Sondershausen © classiquenews]

CRITIQUE, opéra (version de concert). PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 29 avril 2024. R. STRAUSS : Elektra. I. Theorin, V. Urmana, S. Schneider… Orchestre de l’Opéra de Stuttgart / Cornelius Meister (direction).

Parmi les plus ouvrages les plus spectaculaires de Richard Strauss, *Elektra* (1909) ne cesse de fasciner par le déchaînement de ses forces orchestrales telluriques, comme son efficacité théâtrale étouffante en forme de huis-clos, d’une noirceur tour à tour morbide et éclatante, jusque dans les cris de ses héroïnes. Les hommes n’y ont qu’une place marginale, même si la rencontre entre

Electre et Oreste touche au coeur en fin d'opéra. Donné d'une traite, en moins de deux heures, l'ouvrage ne peut manquer de faire son effet, comme c'est le cas ici avec les interprètes de tout premier plan rassemblés pour l'événement.



Le **Théâtre des Champs-Elysées** accueille en effet les membres aguerris à ce répertoire de l'**Orchestre de l'Opéra de Stuttgart**, où l'ouvrage a été donné de la fin mars à la mi-avril. On y retrouve la quasi-totalité du plateau vocal exceptionnel qui y a été réuni, mais sans la mise en scène de Peter Konwitschny, ce que l'on regrette évidemment. Les interprètes ont toutefois fait le choix de chanter sans pupitres, en reprenant la plupart des indications scéniques du spectacle donné à Stuttgart, ce qui donne une vérité théâtrale

pour le moins inattendue s'agissant d'une version de concert.

On reste toutefois sur sa faim concernant la direction haute en couleurs de **Cornelius Meister**, qui exalte les modernités de la partition avec des rebonds éruptifs et des *tempi* enlevés, mais pêche par son peu d'intérêt pour le narratif : où sont les ambiances morbides, les ruptures abruptes ? Cette lecture en technicolor manque par trop d'âpreté et de variété, pour se concentrer sur la seule musique pure. Le drame, lui, passe au second plan dans cette interprétation trop extérieure.

Fort heureusement, un plateau vocal de classe internationale est sur scène, logiquement applaudi par un public dithyrambique en fin de représentation. Malgré quelques aigus arrachés en première partie, signe d'un timbre qui commence à porter le poids des années, **Irène Theorin** s'impose brillamment en Electre : aussi bien son tempérament dramatique, qui la porte à vivre son personnage à chaque instant, que ses graves mordants et vénéneux, sont un régal tout du long. Après Toulouse en 2021, **Violeta Urmana** (Clytemnestre) retrouve l'un de ses rôles fétiches, où elle fait valoir sa grande classe vocale, sans jamais verser dans la sur-interprétation. Mais c'est peut-être plus encore **Simone Schneider** (Chrysothémis), trop rare en France, qui emporte l'adhésion par son engagement toujours très précis, portée par une technique sans failles sur l'ensemble de la tessiture. Sa noblesse de phrasés est un délice constant, à l'instar de l'Oreste admirablement articulé de **Paweł Konik**, au timbre chaud et bien projeté. Tous les seconds rôles sont parfaitement distribués, ce qui donne beaucoup de consistance aux scènes avec les servantes, notamment. Parmi elles, se distingue les graves cuivrés de **Stine Marie Fischer**, une chanteuse à suivre.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 29

avril 2024. R. STRAUSS : Elektra. Violeta Urmana (Clytemnestre), Iréne Theorin (Electre), Simone Schneider (Chrysothémis), Gerhard Siegel (Egisthe), Paweł Konik (Oreste), Stine Marie Fischer (Première servante), Ida Ränzlöv (Deuxième servante), Maria Theresa Ullrich (Troisième servante), Clare Tunney (Quatrième servante), Esther Dierkes (Cinquième servante), Cornelius Meister (direction musicale). A l'affiche du Théâtre des Champs-Elysées, le 29 avril 2024. Photo : Jean-Philippe Raibaud

---

Compte rendu, critique, opéra. SALZBOURG, le 1er août 2020. Strauss : Elektra. Welser- Möst / Warlikowski

Compte rendu, critique, opéra. SALZBOURG, le 1er août 2020. Strauss : Elektra. Welser- Möst / Warlikowski. Toute l'action se déroule au bord d'une piscine ; d'un saunatorium, à l'écart du palais des Atrides. L'eau glacée de la vengeance : Pour Warlikowski, Elektra demeure la proie dépassée, débordée d'un trop plein de haine vengeresse : comment laver la souillure propagée par l'assassinat de son père Agamemnon ; crime commis par sa mère Clytemnestre, aidée de son amant Egiste. Quand Elektra plonge sa main dans l'eau du bassin royal, le désir de pureté doit s'accomplir. Quête radicale, irrépressible, …

Volcan orchestral et lave vocale

Pour son centenaire, Salzbourg réussit sa nouvelle production d’Elektra



Eau pure contre sang versé. L’idée est juste, mais pourquoi encore et toujours nous infliger un monologue parlé, récité de

Clytemnestre avant l'action lyrique ? Le metteur en scène polonais délivre sans pudeur ses propres tourments obsessionnels quitte à rompre le fil musical et tuer l'impact du chant lyrique. Strauss et Hofmannsthal (2 cofondateurs du Festival de Salzbourg en 1922) n'auraient certes pas apprécié cette incursion du théâtre parlé (et surtout hurlé) dans l'opéra, genre total qui se suffit à lui-même. D'autant que le théâtreux ajoute encore et toujours ses images vidéos, censées expliciter les relations (incestueuses ou sadomaso) entre les personnages. Mais la vraie folle ici est bien la mère (Clytemnestre) plutôt que la fille… De même, à la quasi fin de l'action, Warlikowski répète encore, insiste toujours, assène jusqu'à l'écœurement visuel (l'immense giclée de sang quand sont tués Clytemnestre et Egiste puis la nuée de mouches volantes). Il est comme cela : trivial ; et volontiers redondant plagiant la musique qui elle est un volcan d'une force inouïe.

Dans le premier quart d'heure, Elektra est raillée et diabolisée par les suivantes de la cour mycénienne. Sa haine affichée suscite l'ironie cynique des unes, la détestation d'une mère aigre, quand seule sa soeur Chrysotémis admire sa loyauté au père… Puis seule Elektra exprime sa profonde solitude impuissante, l'impossibilité pourtant de laisser le meurtre de son père Agamemnon, impuni. « Agamemnon, père où es-tu? ». La vision du sang versé l'obsède jusqu'à la folie : **Ausrine Stundyte** habite le personnage avec une clarté qui foudroie, un chant halluciné, âpre et tendu qui prend appui sur les vertiges et crispations d'un orchestre complice qui danse et trépigne, quand la fille enfin victorieuse s'imagine après avoir tué la mère vicieuse et sanguinaire, danser sur la tombe de son père vengé (somptueuse plasticité des **Wierner Philharmoniker** et direction contrastée, détaillée, ardente de **Franz Welser-Möst**, lequel confirme ses affinités straussiennes). Plus légère, Chrysotémis (parfaite **Asmik Grigorian**, plus insouciante, plus légère) parvient à peine à contenir la rage furieuse de sa soeur Electre : elle n'a pas

sa force morale ni son courage. Car leur frère Oreste, exilé, se fait attendre… Celui ci trouve dans le baryton **Derek Welton**, un chant aussi profond et pénétrant, actif et vengeur que sa sœur. C'est lui l'étranger (et pourtant de la maison) qui vengera le crime…

La Clytemnestre, maladive insomniaque, supersitieuse médicalisée, qui cauchemarde (Warlikowski montre tout cela avec un cynisme minutieux) affecte d'être victime… de sa propre fille dont elle fait cette « ortie »rebutante, ingrate et barbare (honnête **Tanja A. Baumgartner** à la vocalité fauve de louve qui se tortille). La mère, adepte aux rites et aux magies sanglantes, est une charogne qui sait trop la force divine qui habite la juste Electre.
Tissu psychédélique, en tensions et convulsions psychologiques, l'Orchestre fait jaillir la sauvagerie des pulsions de chaque protagoniste, toutes les énergies qui les submergent ; il exprime les obsessions de la fille (le regard du père assassiné) ; son dessein surtout : tuer sa mère ; puis les obsessions de la mère (son rêve / cauchemar en charogne dont la moelle s'épuise : « je ne veux plus rêver »)… son besoin de faire saigner une nouvelle victime pour retrouver le sommeil. Ainsi dans cette version s'affirme comme un roc la claire détermination d'Elektra : elle réfute ce qu'on lui dit (quand Chysotémis annonce la mort d'Oreste, « écrasé par ses propres chevaux ») ; face à sa mère dont elle ne souhaite qu'une chose : sa mort. Et celle de son amant Egiste. Plus radicale face à Chrysotémis qui lui résiste : Elektra n'accepte pas que sa sœur refuse de tuer avec elle, les assassins de leur père : elle maudit Chrysotémis. A travers l'orchestre, l'écriture de Strauss offre l'étendard sonore et sanguinaire de la tragédie grec antique. A coups d'archets nets et précis, d'éclats mordants, le corps instrumental sculpte la matière incandescente

Quand paraît Oreste… surgit la séquence la plus bouleversante : le frère et la soeur se reconnaissent ; deux décalés,

solitaires qui s'ignorent d'abord puis comprennent que leur sort est lié… pour venger leur père. L'Orchestre dit alors toute la souffrance qui les submerge et les aimante (à 1h20) : « Oreste, Oreste, Oreste ! Tout est calme »… fugace accalmie dans un torrent de barbarie familiale. Elektra exprime ce renoncement à sa liberté de femme car le destin de la vengeance doit consumer son être. Très juste et naturel, **Derek Welton** parfait, dans le texte, submergé par son destin et la tragédie qui le frappe comme sa sœur.

Il y a déjà dans les convulsions voluptueuses de l'Orchestre d'Elektra toute la charge vénéneuse et chaotique de la danse de Salomé à venir. La fin pour Electre est sans ambiguïté : elle est danse de mort et Oreste porte lui aussi le poids de son crime : apeuré et fuyant à la fin du drame, il erre comme un lion solitaire dans la nuit de la salle salzbourgeoise. Vocalement et orchestralement, la production est superbe. Le trio de la fratrie : Elektra, Chrysothémis, Oreste, très convaincant. Voilà qui marque le centenaire du Festival autrichien, sa ténacité estivale malgré la crise sanitaire.

Photo © SF / Bernd Uhlig / Salzburg Festspiele 2020

OPERA INTEGRAL EN REPLAY jusqu'au 30 octobre 2020 sur Arte tv : https://www.arte.tv/fr/videos/098928-000-A/elektra-de-richard-strauss/

TEASER ELEKTRA Salzbourg 2020
https://www.salzburgerfestspiele.at/en/p/elektra#&gid=1&pid=1

Télé. Sélection opéras, concerts symphoniques, récitals d'août et septembre à décembre 2020

TÉLÉ. Sélection de la rentrée 2020… Classiquenews sélectionne ici les programmes à ne pas manquer **sur le petit écran**. Opéras, concerts symphoniques, plateaux éclectiques, ou récital. Baroque, Romantique, XXè, contemporain, sans omettre les musiques anciennes… retrouvez ci dessous les programmes incontournables à voir et à écouter dès la rentrée 2020 et bien après…

Dimanche 13 septembre 2020, 17h10 : DEGAS et l'Opéra



Au théâtre lyrique, le peintre **Edgar Degas (1834 – 1917)** qui détestait Wagner, c'est peut-être là son seul défaut, anlayse, observe, scrute les corps en mouvement. Non pas ceux des chanteurs acteurs, moins les instrumentistes en fosse (quoiqu'il joue des formes des instruments : crosses, archets, etc…), surtout ce qui passionne le peintre , quand même un peu voyeur, ce sont les danseuses. En 1868, il immortalise la danseuse Eugénie Fiocre interprète du ballet la Source, récemment remis à l'honneur de l'Opéra Garnier. Degas fréquente assidument l'Opéra de Paris, alors rue Le Peletier… Puis il croque au pastel, attitudes, contorsions bridant les corps, mouvements en groupe…, port de tête, arabesques des bras, des jambes, détail des mains. Aucun portrait sauf Fiovre au départ : que des attitudes… et des êtres qui souffrent, dans des compositions audacieuses, des cadrages photographiques. LIRE notre présentation DEGAS ET L'OPERA

_____

Dimanche 13 septembre à 18h15, Arte

450e anniversaire de la Staatskapelle de Berlin. L'un des plus anciens orchestres du monde, mais aussi l'un des plus renommés souffle ainsi son 450e anniversaire. La Staatskapelle de Berlin et le chef d'orchestre Daniel Barenboim jouent les œuvres de compositeurs ayant marqué l'histoire de l'orchestre, … Richard Strauss ou Ludwig van Beethoven. EN REPLAY sur Arte TV

Dimanche 20 septembre à 18h50, Arte
LES JARVI Concert (Allemagne, 2019, 43mn) – Avec Paavo Järvi, Neeme Järvi, Kristjan Järvi, Maarika Järvi, Truls Mork, et l'Estonian Festival Orchestra – Réalisation: Holger Preusse, Isabel Hahn. La 9ème édition du « Pärnu Music Festival, » créé par les trois chefs estoniens : Neeme Järvi et ses 2 fils Kristjan et Paavo, en 2019, investit la ville portuaire estonienne. Partie d'Estonie en 1980 alors que le pays faisait partie de l'Union soviétique, la famille Järvi s'était réfugiée aux États-Unis et s'est depuis éparpillée dans le monde entier. Le festival, créé par Neeme Järvi et ses fils, Kristjan et Paavo, tous trois chefs d'orchestre, leur permet de retrouver leur pays d'origine et de partager un moment de complicité musicale. Maarika, la sœur de Kristjan et Paavo, est, elle aussi, présente comme flûtiste dans l'orchestre. Au programme : Birthday Korale NJ 80. Dirigée par Paavo, l'œuvre a été composée par Kristjan pour les 80 ans de leur père. Autre temps fort du festival : le Concerto pour violoncelle de Dvorak interprété par le violoncelliste norvégien Truls Mork.

Dimanche 27 septembre à 18h35
Les grands rivaux en musique – Callas vs Tebaldi



Elles étaient les deux divas les plus célèbres de leur époque, la presse les a dépeintes à tort comme deux rivales impitoyables : Maria Callas, la « tigresse », et Renata Tebaldi, la « voix d'ange ». Distinction réductrice qu'affectionnent les médias toujours à la pointe de caricatures extrêmistes propres à surprendre et saisir. Dans la réalité les deux divas n'eurent jamais à rivaliser car leur répertoire était différent, incarnant des héroïnes totalement opposées, chacune selon le tempérament et la couleur comme le caractère de leur voix respectives. Pour Callas, les figures tragiques et passionnées, à l'expressivité âpre et mordante : Lady Macbeth, Tosca, Norma, Carmen… Pour Tebaldi, la tendresse éthérée portée par un timbre claire et lumineux, « céleste » (Aida, Elisabeth de Valois, Amelia d'Un Ballo in maschera…ou La Wally). Dans leur vision de l'art lyrique comme dans leur vie privée, tout opposait les deux sopranos. Si Maria Callas est aujourd'hui considérée comme une chanteuse mythique, sa concurrente reste presque inconnue du grand public. Comment expliquer une telle différence ? Cette opposition entre les deux artistes était-elle bien réelle ? Entre Milan, Paris et New York, éléments de réponse en images et en musique. Le sujet du docu est-il bien fondé ? **LIRE aussi** notre présentation et critique du coffret cd Renata Tebaldi / Voce d'Angelo / DECCA

ARTE. Dimanche 4 octobre 2020
18h20, Concert de Prague avec **Daniel Hope « Prague Sounds again** », le concert célèbre le retour de la musique à Prague dans un cadre magnifique : une scène flottante sur la Moldau, sous le Théâtre national, entre l'île Slovansky et le pont de la Légion, avec en toile de fond le château de Prague. Le violoniste britannique qui a étudié sous la direction du légendaire Yehudi Menuhin, interprète l'œuvre emblématique de Max Richter « Vivaldi Recomposed », une ré-imagination des Quatre Saisons, avec l'Orchestre de l'Epoque. Au programme aussi la première mondiale de la « Moldau » de Smetana, recomposée par Floex et Tom Hodge ; « September Song » de Kurt Weill (arrangement de Paul Bateman) ; « Humoresque » d'Anton Dvorak.

_____
_____

ARTE. Dimanche 11 octobre 2020
18h55, CONCERT **MOZART A PARIS**, dans les jardins de l'hôtel Sully avec **l'Orchestre de chambre de Paris**, **Lars Vogt**, piano et direction / Magali Mosnier, flûte ; Valéria Kafelnikov, harpe. Enregistré le 11 juillet 2020 à Paris. Programme : Concerto pour flûte et harpe, Concerto pour piano N° 9 K 271 (Jeune homme) ; Danse Allemane (12´) (German Dances K 536) de Wolfgang Amadeus MOZART.
Pour son premier concert à la tête de l'Orchestre de chambre de Paris cet été 2020, Lars Vogt dirige « Mozart à Paris » en plein air et en public dans la magnifique cour de l'Hôtel de Sully. Après un travail en profondeur mené pendant cinq ans avec Douglas Boyd, l'Orchestre de chambre de Paris accueille son nouveau directeur musical, le chef et pianiste de renommée

internationale Lars Vogt qui vient renforcer une démarche artistique originale et un positionnement résolument chambriste. Plus de quarante ans après sa création, l'Orchestre de chambre de Paris est considéré comme un orchestre de chambre de référence en Europe. Les instrumentistes qui en composent le noyau incarnent une nouvelle génération de musiciens français devenant ainsi l'orchestre permanent le plus jeune d'Île-de-France et le premier orchestre français réellement paritaire. Acteur musical engagé dans la cité, il développe une démarche citoyenne s'adressant à tous les publics, y compris ceux en situation de précarité ou d'exclusion. Les récentes créations musicales conçues avec des bénéficiaires de centres d'hébergement d'urgence ou des résidents d'Ehpad de Paris ou des personnes détenues du centre pénitentiaire de Meaux-Chauconin en sont d'éloquentes illustrations.

_____

01h25

Rêve de Hongrie – Barbara Hannigan. Concert enregistré le 23 et 25 janvier 2019 à l'Auditorium de Radio France. Programme : Béla Bartók : Rhapsodie pour violon et orchestre n° 1 ; György Ligeti : Concerto romanesc ; György Kurtág : Hét Dal pour soprano et cymbalum « Zur Erinnerung an einen Winterabend », pour soprano, cymbalum et violon ; enfin, pièce majeure : Béla Bartók, Le Mandarin merveilleux, suite.
Barbara Hannigan n'est pas une cheffe d'orchestre comme les autres. Chanteuse, chef d'orchestre, elle offre une autre image de la musique dite « classique ». Artiste polyvalente et talentueuse, elle a choisi de mettre son prestige au service des répertoires les plus exigeants. Pour ce nouveau concert avec l'Orchestre Philharmonique de Radio France, elle met le cap sur la musique hongroise du 20ème siècle, dans un

programme en plusieurs parties qui fait se télescoper son aura de chanteuse et ses dons de chef d’orchestre. Elle nous propose un voyage par étapes, dans les partitions de Bartók puis de Ligeti , et deux pages pour soprano et cymbalum de György Kurtág qui nous plonge dans la poésie de l’âme magyare. Il y a un mystère Hannigan – chanteuse reconnue, cheffe d’orchestre recherchée, elle privilégie chemins de traverse et prises de risques.

Dim 18 octobre 2020
01h50 Turandot de Giacomo Puccini au Au Teatro del Liceu
Opéra en 3 actes composé par Giacomo Puccini. Livret : Giuseppe Adami, Renato Simoni, Franco Alfano. Direction musicale : Josep Pons (2020 – 1h58).
Avec Irène Theorin : Turandot
Chris Merritt : Altoum
Alexander Vinogradov : Timur
Jorge de León: Calaf
Ermonela Jaho : Liù
Toni Marsol : Ping
Francisco Vas : Pang
Mikeldi Atxalandabaso : Pong
Michael Borth : un mandarin
José Luis Casanova Prince de Perse (voix)

Cette nouvelle production de l’opéra Turandot orchestrée par le Gran Teatre del Liceu est un clin d’oeil à sa propre

histoire et à son renouveau. 20 ans auparavant, c'est avec l'opéra de Puccini que reprenaient les représentations après le grand incendie qui a ravagé le théâtre en 1994.

La mise en scène et la scénographie profite de l'imaginaire visuel et poétique de l'artiste vidéaste espagnol Franc Aleu. Il transpose l'oeuvre dans un futur très personnel où le video mapping et la 3D sont omniprésents. Tout est lumière, tout est vie dans une Chine où règnent la mort et la vengeance.



ARTE, dim 2 août 2020, 17h : Cosi fan tutte en direct de Salzbourg. Christof Loy, mise en scène. Joana Mallwitz, direction. Le festival autrichien né en 1922 maintient son édition malgré la crise sanitaire actuelle et affiche le dernier des opéras de la trilogie Mozart / Da Ponte : Cosi fan tutte, chef d'oeuvre révélé à Salzbourg justement dans les années 1920 par l'un des fondateurs du Festival, Richard Strauss. Ce Cosi est l'un des temps forts de Sazlbourg 2020 avec l'ELEKTRA du même Strauss par le provocateur déjanté délirant Warlikowski. Subtilité, nostalgie, cynisme… l'opéra de Mozart est aussi intitulée l'école des amants. Chacun pris dans le labyrinthe des cœurs, éprouve la cruauté des serments trahis, l'insouciance et la légèreté du désir… Au final qui aime qui ? Et pour combien de temps ? Un être semble tirer les ficelles, celui par lequel le pari initial a défier la constance des amants, Don Alfonso… à

la fois vieux sage désabusé, et généreux mentor prêt à guider les épris trop naifs. En complicité, la servante avisée des deux jeunes napolitaines, victimes piégées de la farce, Despina assiste Alfonso dans son œuvre éducative. PRODUCTION A SUIVRE ET A VISIONNER sur le site d'ARTE ici : https://www.arte.tv/fr/videos/098629-001-A/cosi-fan-tutte-de-mozart/

A l'été 2020, Salzbourg présente cette nouvelle production (6 représentations du 2 au 18 août 2020) avec deux chanteuses françaises, les mezzo soprano Lea Desandre (Despina) et Elsa Dreisig (Fiordiligi). Malgré leur jeune âge, auront-elle la fibre mozartienne ? Avec l'Orchestre Philharmonique de Vienne, Bogdan Volkov (Ferrando, ténor), André Schuen (Guglielmo), Johannes Martin Kränzle (Don Alfonso), Marianne Crebassa (Dorabella)… Avant le direct à 16h, documentaire : « le grand théâtre du monde / Salzbourg et son festival ». Toutes les infos sur le site du Festival de Salzbourg / Festpielhaus Sazlburg 2020
https://www.salzburgerfestspiele.at/en/p/cosi-fan-tutte

APPROFONDIR

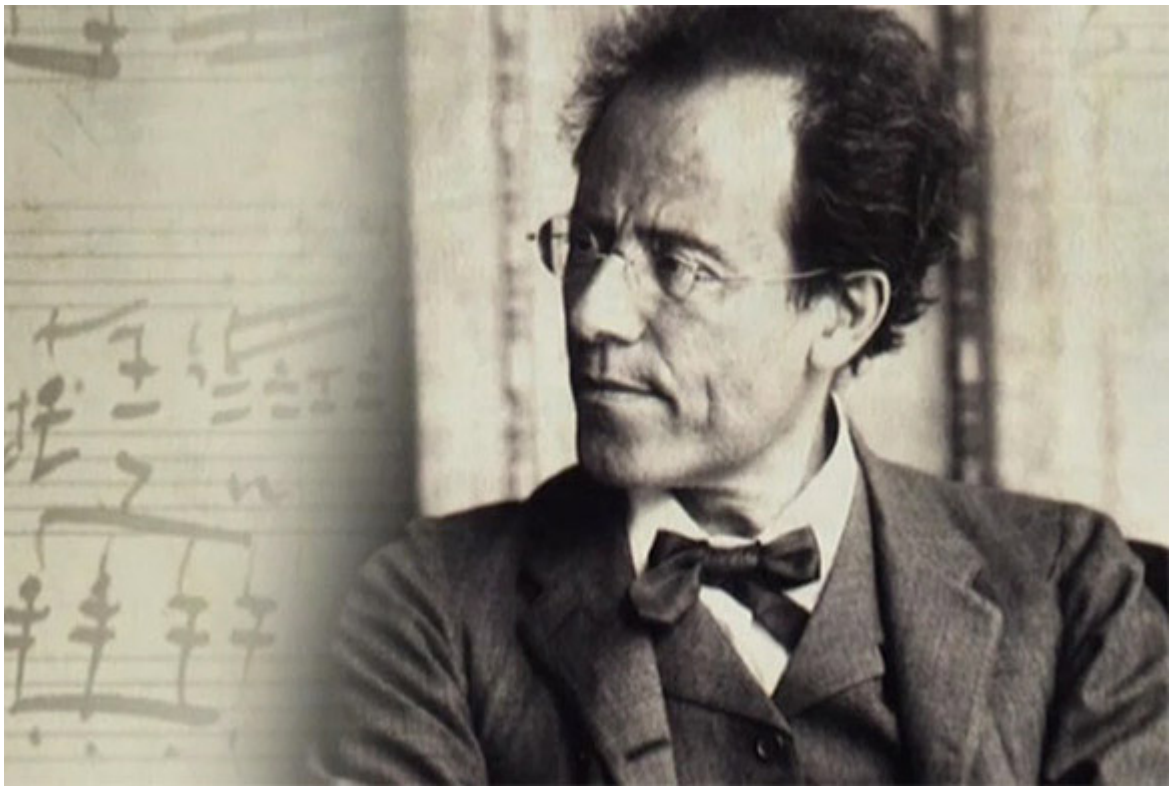
LIRE notre compte rendu et notre dossier COSI FAN TUTTE (à l'Opéra de Tours – octobre 2019) Pour Wolfgang, le propos devient « la scuola degli amanti / l'école des amants, avec pour devise générique « Cosi fan tutte » : elles font toutes pareil (autrement dit, toutes les femmes sont infidèles)….
COSI FAN TUTTE, Salzbourg 2020 en REPLAY jusqu'au 31 oct 2020

http://www.classiquenews.com/compte-rendu-critique-opera-tours-opera-le-4-oct-2019-mozart-cosi-fan-tutte-boudeville-feix-b-pionnier-g-bouillon/

ARTE, dim 9 août 2020, 18h55. Karajan à Salzbourg en 1960. Première du Chevalier à la rose / Der RosenKavalier dans une distribution de rêve, dans un Grand Palais des festival alors flambant neuf… Production légendaire filmée en 36 mn, d'une qualité photographique visionnaire. Avec Elisabeth Schwarzkopf (La Maréchale), Anneliese Rothenberger (Sophie), Otto Efelmann (Ochs). Documentaire 2020, 2h45mn. EN REPLAY jusq'7 sept 2020



Dimanche 30 août 2020, 17h50
Salzbourg 2020, MAHLER : Symphonie n°6
Andris Nelson dirige ici le Wiener Philharmoniker dans la 6è symphonie « tragique » de Gustav Mahler, notre préférée, la plus personnelle et les plus intimes du compositeur et chef Gustav Mahler, qui fut directeur de l'Opéra de Vienne au début du XXè. En replay sur ARTE.TV jusqu'au 27 nov 2020.

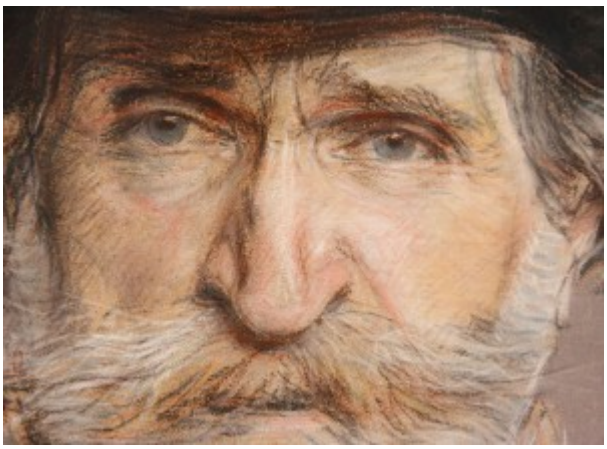


Créée en 1906 à Essen sous la direction du compositeur, la Symphonie n° 6 en la mineur dite « Tragique » figure parmi ses œuvres les plus émouvantes. Si sa forme semble classique, son spectre expressif, lui, est impressionnant : imitation de sonnailles, cuivres furieux, coups de marteaux fatidiques – symboles d'un destin implacable – rythment une partition fiévreuse qui raconte le destin du héros, éprouvé, saisi par la force du destin. Si les autres symphonies de Mahler nous parlent de Rédemption (Symphonie n°2, « Résurrection » ; Symphonie des Mille n°8 exprimant la grâce…) la 6è ne laisse pas de nous laisser déconcerté par l'interrogation profonde qu'y formule le compositeur. L'homme confronté à sa destinée (maudite) peut-il être sauvé ?

_____

_____

Dimanche 6 septembre à 18h, Arte
REQUIEM DE VERDI AU DÔME DE MILAN



À l'occasion de sa réouverture, la Scala de Milan affiche le Requiem de Verdi, partition qui mêle sacré et opéra tant ici la force du choeur et le chant des quatre solistes égalent l'intensité dramatique de l'opéra. Le chef d'orchestre Riccardo Chailly, et les solistes Tamara Wilson, Elina Garanca, Francesco Meli et Ildar Abdrazakov rendent ainsi hommage aux victimes du coronavirus dans une région durement frappé par la pandémie depuis sa diffusion dès février 2020. Enregistré le 4 septembre 2020 à Milan.

Dimanche 6 septembre à minuit (00h), Arte
Les Indes galantes de Jean-Philippe Rameau – Moments choisis de l'opéra ballet – Réalisation : François-René Martin Mise en scène : Clément Cogitore Chorégraphie : Bintou Dembélé Musique : Jean-Philippe Rameau Une coproduction : ARTE France / Opéra national de Paris / Telmondis / Mezzo (2019 – 1h51) Spectacle enregistré à L'Opéra national de Paris – Opéra Bastille en 2019 – EN REPLAY jusqu' 31 août 2021



L’opéra-ballet de Jean-Philippe Rameau est revisité par Clément Cogitore, jeune plasticien qui signe là sa première et souvent maladroite mise en scène lyrique, privilégiant évidemment la danse au détriment de l’unité opératique, en coopération avec la danseuse chorégraphe Bintou Dembélé, danseuse de Hip-hop. Une danse urbaine parfois entraînante, mais mal fusionnée avec le chant comme l’action lyrique. Certes il s’agit d’un opéra ballet mais le traitement hip hop paraît souvent téléguidé, plaqué sans fusion réelle avec le terreau lyrique. La greffe n’a pas prise. La confusion règne souvent sur les planches. Enregistrée à l’Opéra de Paris en 2019, cette production souhaitée par l’ex directeur S Lissner, est ici proposée sous forme de « Moments choisis »; rythmée par les œuvres originales de deux street artistes. LIRE aussi notre compte rendu critique des Indes Galantes de Rameau par C Cogitore

---

Vendredi 11 Septembre à 21h05



FRANCE 3 en direct du Théâtre Antique d'Orange. Musiques en fête – La rentrée en musique – Dans un contexte sanitaire si singulier, France Télévisions tenait à offrir au public une soirée musicale inédite avec des artistes en live, tous au rendez-vous pour célébrer la musique et permettre au plus grand nombre de s'évader le temps d'un concert. Présentée par Cyril Féraud et Judith Chaine, cette 10e édition réunit pour une rentrée musicale vivante, la troupe de chanteurs de Musiques en fête et les musiciens qui interpréteront les plus grands airs d'opéra, d'opérette, de comédies musicales, ainsi que des musiques traditionnelles et des chansons françaises, dirigés par Luciano Acocella et Didier Benetti.

Airs d'opéras de Verdi, Donizetti ou Bellini se mêlent à des airs cultes comme « Oh happy day ! », « Calling you », « La Mélodie du bonheur », ces incontournables interprétés en direct sur France 3 et en simultané sur France Musique, au cœur du célèbre théâtre antique d'Orange. Avec Florian Sempey, Thomas Bettinger, Claudio Capeo, Sara Blanch Freixes, Jérôme Boutillier, Alexandre Duhamel, Julien Dran, Julie Fuchs, Thomas Bettinger, Mélodie Louledjian, Patrizia Ciofi, Fabienne Conrad, Marina Viotti, Florian Laconi, Amélie Robins, Béatrice Uria-Monzon, Marc Laho, Jeanne Gérard, Anandha Seethaneen, Jean Teitgen…

Avec l'Orchestre national de Montpellier Occitanie
Le Chœur de l'Opéra de Monte Carlo, Chef de chœur : Stefano Visconti
La Maîtrise des Bouches-du-Rhône
Les élèves des classes CHAM du collège de Vaison la Romaine
Chorégraphies de Stéphane Jarny

Enfin, après leur prestation remarquée lors de l'édition 2019, les jeunes talents de Pop the Opera, réunissant une centaine de collégiens et de lycéens issus d'établissements scolaires de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, vont réinterpréter des extraits de chansons cultes. **LIRE aussi notre présentation complète avec le programme précis** dans notre sélection RADIO de septembre / Programme diffusé en direct sur France Musique

---

Dimanche 13 septembre 2020, 17h10 : DEGAS et l'Opéra



Au théâtre lyrique, le peintre **Edgar Degas (1834 – 1917)** qui détestait Wagner, c'est peut-être là son seul défaut, anlayse, observe, scrute les corps en mouvement. Non pas ceux des chanteurs acteurs, moins les instrumentistes en fosse (quoiqu'il joue des formes des instruments : crosses, archets, etc…), surtout ce qui passionne le peintre , quand même un peu voyeur, ce sont les danseuses. En 1868, il immortalise la danseuse Eugénie Fiocre interprète du ballet la Source, récemment remis à l'honneur de l'Opéra Garnier. Degas fréquente assidument l'Opéra de Paris, alors rue Le Peletier… Puis il croque au pastel, attitudes, contorsions bridant les corps, mouvements en groupe…, port de tête, arabesques des bras, des jambes, détail des mains. Aucun portrait sauf Fiovre au départ : que des attitudes… et des êtres qui souffrent, dans des compositions audacieuses, des cadrages photographiques. LIRE notre présentation DEGAS ET L'OPERA

Dimanche 13 septembre à 18h15, Arte
450e anniversaire de la Staatskapelle de Berlin. L'un des plus anciens orchestres du monde, mais aussi l'un des plus renommés souffle ainsi son 450e anniversaire. La Staatskapelle de Berlin et le chef d'orchestre Daniel Barenboim jouent les œuvres de compositeurs ayant marqué l'histoire de l'orchestre, … Richard Strauss ou Ludwig van Beethoven. EN REPLAY sur Arte TV

Dimanche 20 septembre à 18h50, Arte
LES JARVI Concert (Allemagne, 2019, 43mn) – Avec Paavo Järvi, Neeme Järvi, Kristjan Järvi, Maarika Järvi, Truls Mork, et l'Estonian Festival Orchestra – Réalisation: Holger Preusse, Isabel Hahn. La 9ème édition du « Pärnu Music Festival, » créé par les trois chefs estoniens : Neeme Järvi et ses 2 fils Kristjan et Paavo, en 2019, investit la ville portuaire estonienne. Partie d'Estonie en 1980 alors que le pays faisait partie de l'Union soviétique, la famille Järvi s'était réfugiée aux États-Unis et s'est depuis éparpillée dans le monde entier. Le festival, créé par Neeme Järvi et ses fils, Kristjan et Paavo, tous trois chefs d'orchestre, leur permet de retrouver leur pays d'origine et de partager un moment de complicité musicale. Maarika, la sœur de Kristjan et Paavo, est, elle aussi, présente comme flûtiste dans l'orchestre. Au programme : Birthday Korale NJ 80. Dirigée par Paavo, l'œuvre a été composée par Kristjan pour les 80 ans de leur père.

Autre temps fort du festival : le Concerto pour violoncelle de Dvorak interprété par le violoncelliste norvégien Truls Mork.

_____

Dimanche 27 septembre à 18h35
Les grands rivaux en musique – Callas vs Tebaldi



Elles étaient les deux divas les plus célèbres de leur époque, la presse les a dépeintes à tort comme deux rivales impitoyables : Maria Callas, la « tigresse », et Renata Tebaldi, la « voix d'ange ». Distinction réductrice qu'affectionnent les médias toujours à la pointe de caricatures extrêmistes propres à surprendre et saisir. Dans la réalité les deux divas n'eurent jamais à rivaliser car leur répertoire était différent, incarnant des héroïnes totalement opposées, chacune selon le tempérament et la couleur comme le caractère de leur voix respectives. Pour Callas, les figures tragiques et passionnées, à l'expressivité âpre et mordante : Lady Macbeth, Tosca, Norma, Carmen… Pour Tebaldi, la tendresse éthérée portée par un timbre claire et lumineux, « céleste » (Aida, Elisabeth de Valois, Amelia d'Un Ballo in maschera…ou La Wally). Dans leur vision de l'art lyrique comme dans leur vie privée, tout opposait les deux sopranos. Si Maria Callas est aujourd'hui considérée comme une chanteuse mythique, sa concurrente reste presque inconnue du grand public. Comment expliquer une telle différence ? Cette opposition entre les deux artistes était-elle bien réelle ? Entre Milan, Paris et New York, éléments de réponse en images et en musique. Le

sujet du docu est-il bien fondé ? **LIRE aussi** notre présentation et critique du coffret cd Renata Tebaldi / Voce d'Angelo / DECCA

France Musique, lun 5 déc 2022, 20h. Les Dissonances, David Grimal



France Musique, lun 5 déc 2022, 20h. Les Dissonances, David Grimal. – Depuis presque 20 ans, le violoniste et chef David Grimal réalise un rêve musical, une autre vision de l'art orchestral où le chef, égal parmi ses pairs, fédère plus qu'il ne dirige afin que le miracle collectif, fondé sur l'écoute et le respect de l'autre permette au moment du concert, l'accomplissement instrumental et humain espéré, attendu.En témoigne le programme à l'affiche de la

Philharmonie de Paris, ce lundi 21 nov 2022, comprenant plusieurs œuvres redoutables signées Szymanowski (dont le rare Premier Concerto pour violon), Stravinski (souffle onirique saisissant de Ptrouchka version 1947) et Bartók (sublime orchestration de la suite du Mandarin Merveilleux). Le violon de David Grimal est charismatique, d'une vivacité incarnée, lumineuse, fraternelle ; elle conduit et emporte tous les instrumentistes des Dissonances, depuis sa chaise de premier violon : car ici, le maestro ne dirige pas sur le podium ; c'est tout l'orchestre qui est au devant de la scène, comme une fraternité libre et unie. **EN lire PLUS** : portrait de david Grimal / Les Dissonances sur classiquenews : https://www.classiquenews.com/paris-philharmonie-david-grimal-les-dissonances-le-21-nov-2022/

Concert « Petrouchka » , donné le 21 novembre 2022

Grande salle Pierre Boulez de la Philharmonie de Paris

Béla Bartok
Le Mandarin merveilleux (A csodálatos mandarin),
suite d'orchestre op 19 Sz 73
Ballet-pantomime en un acte

Karol Szymanowski : Concerto pour violon et orchestre n°1 op. 35
1. Vivace assai – Tempo comodo : andantino – Subito vivace assai
2. Vivace scherzando – Tempo comodo : allegretto – Vivace
3. Cadenza (Vivace) – Allegro moderato – Lento assai

David Grimal, violon

Igor Stravinsky

Petrouchka, Suite pour orchestre, version 1947

Premier tableau : La Fête populaire de la Semaine grasse

Deuxième tableau : Dans la baraque de Petrouchka

Troisième tableau : Dans la baraque du maure

Quatrième tableau : La Fête populaire de la Semaine grasse (le soir) et mort de Petrouchka

Les Dissonances

Direction : **David Grimal**

Précédent programme radio « coup de cœur » de CLASSIQUENEWS :



FRANCE MUSIQUE, 12 août 2020, 20h. STRAUSS : ELEKTRA. Pour son édition des 100 ans, le Festival de Salzbourg maintient ses productions cet été malgré la pandémie de la civid 19. Le Festival autrichien affiche l'un des sommets lyriques du début du siècle, porté par le génie orchestral de **Richard Strauss**. Elektra (1909) incarne la manière expressionniste néoclassique d'un Strauss maître de l'écriture lyrique et orchestrale. Rôle incandescent, voix hurlante embrasée proche de la rupture et du cri primal, Electre est animée par une fureur vengeresse … la fille ne peut accepter que sa mère ait assassiner le géniteur pour accueillir dans sa couche son nouvel amant. A quel titre Electre s'érige en juge de sa propre mère ? Certes le meurtre du père doit être vengé. Seul son frère Oreste saura apaiser son insondable douleur (en prenant sa défense et en l'aidant à réaliser son projet).

Elektra est l'un des rôles pour soprano les plus ambitieux, du fait de l'écriture du chant, du fait surtout de la présence scénique du personnage quasiment toujours en scène. Il n'y a guère que lorsque sa mère paraît, criminelle irresponsable, Klytemnestre, que sa fille éreintée, possédée, rentre dans le silence (pour mieux rugir ensuite).

Pas d'équivalent à ce profil de jeune femme détruite et impuissante dont la fureur humiliée se déverse dans un chant éruptif et animal jamais écouté, écrit, déployé auparavant… dans le rôle titre, la soprano doit s'emparer du personnage

avec une intensité féline, organique, animale, faire face à l'horreur : voir sa mère triomphante avec son amant meurtrier ; hurler son désespoir solitaire ; puis exulter quand elle retrouve Oreste, le seul qui pourra l'aider à vaincre son impuissance, venger le père et retrouver un semblant d'équilibre psychique… Car Electre exprime les tourments d'une âme entière, incandescente et intranquille qui contraste de fait avec l'insouciance désimpliquée de sa soeur, la légère Chrysotemis…
On se souvient de la production aixoise miraculeuse dans la mise en scène de Patrice Chéreau, où aux côtés de la wagnérienne Nina Stemme, l'immense Waltraud Meier reprend le rôle de la mère fauve, hallucinée (Klytemnestre), cependant que Adrianne Pieczonka et le baryton basse Eric Owen, incarnent les personnages non sans profondeur et d'une humanité bouleversante, de Crysotémis et d'Oreste).

« …*Ainsi la terrible légende des Atrides peut se déployer en un théâtre de sang et de terreur sublime sur la scène du Metropolitan. La vision essentiellement théâtrale de Chéreau, son travail sur le profil de chaque silhouette, en restituant la place du théâtre sur la scène lyrique, bascule l'opéra de Strauss vers une arène haletante, à la tension irrésistible. Au centre de cette furieuse imprécation féminine, les retrouvailles de la soeur et du frère : Elektra / Oreste, sont un sommet de vérité, un rencontre bouleversante….* » LIRE aussi notre focus sur l'ELEKTRA mémorable version Chéreau : http://www.classiquenews.com/cinema-lelektra-de-chereau-en-direct-du-met/

FRANCE MUSIQUE, 12 août 2020, 20h. STRAUSS : ELEKTRA, Festival de Salzbourg 2020, captation du 1er août 2020 – Felsenreitschule.
Orchestre philharmonique de Vienne, dir. Franz Welser-Möst
Richard STRAUSS : Elektra
Tragedy in one act, Op. 58 (1909)

Libretto by Hugo von Hofmannsthal after Sophocles’ tragedy

Conductor / direction musicale : Franz Welser-Möst
Director / Mise en scène : Krzysztof Warlikowski

Avec / Cast: Tanja Ariane Baumgartner, Ausrine Stundyte, Asmik Grigorian, Michael Laurenz, Derek Welton, Tilmann Rönnebeck, Verity Wingate, Valeriia Savinskaia, Matthäus Schmidlechner, Jens Larsen, Sonja Šarić, Bonita Hyman, Katie Coventry, Deniz Uzun, Sinéad Campbell-Wallace, Natalia Tanasii – Opera Chorus, Vienna Philharmonic – + d’infos sur le site du Festival de Salzbourg 2020 : https://www.salzburgerfestspiele.at/en/tickets/programme?season=134

VISIONNER ELEKTRA Salzbourg 2020 en REPLAY sur ARTE concert, jusqu’au 30 octobre 2020. A suivre notre avis critique ici : …

Cinéma. L’Elektra de Chéreau en direct du Met



Cinéma. Strauss : ELEKTRA, le 30 avril 2016, 18h45. En direct du Metropolitan opera New York, samedi 30 avril 2016,1845h. Rôle incandescent, voix hurlante embrasée proche de la rupture et du cri primal, animée par une fureur vengeresse … que seul son frère Oreste saura apaiser (en prenant sa défense et l'aidant à réaliser son projet), Elektra est l'un des rôles pour soprano les plus ambitieux, du fait de l'écriture du chant, du fait a surtout de la présence scénique du personnage quasiment toujours en scène (comme Suzanna dans les Noces de Figaro de Mozart ou à présent depuis la création mondiale réalisée à Nantes le 19 avirl dernier, Maria Republica dans l'opéra éponyme signé François Paris, d'après Agostin-Gomez Arcos). Il n'y a guère que lorsque sa mère paraît, criminelle irresponsable, Klytemnestre, que sa fille éreintée, possédée, rentre dans le silence (pour mieux rugir ensuite).
Pas d'équivalent à ce profil de jeune femme détruite et impuissante dont la fureur humiliée se déverse dans un chant éruptif et animal jamais écouté, écrit, déployé auparavant… Nina Stemme s'empare du personnage avec une intensité féline, organique, animale, dans la mise en scène – mythique-, de Patrice Chéreau, laquelle fait ses débuts attendus à New York. Aux côtés de la wagnérienne Nina Stemme, l'immense Waltraud Meier reprend le rôle de la mère fauve, hallucinée (Klytemnestre), cepedant que Adrianne Pieczonka et le baryton basse Eric Owen, incarnent les personnages non sans profondeur et d'une humanité bouleversante, Crysotémis et Oreste). Ainsi la terrible légende des Atrides peut se déployer en un théâtre de sang et de terreur sublime sur la scène du Metropolitan. La vision essentiellement théâtrale de Chéreau, son travail sur le profil de chaque silhouette, en restituant la place du théâtre sur la scène lyrique, bascule l'opéra de Strauss vers une arène haletante, à la tension irrésistible. Au centre de cette furieuse imprécation féminine, les retrouvailles de la

soeur et du frère : Elektra / Oreste, sont un sommet de vérité, un rencontre bouleversante.

LIRE aussi notre **critique développée du DVD ELEKTRA (Aix en Provence 2013) – Elektra : Evelyn Herlitzius – Klytämnestra : Waltraud Meier Chrysothemis : Adrianne Pieczonka – Orest : Mikhail Petrenko… Essa Pekka Salonen, direction.**

EXTRAIT de la critique du dvd, en 2013 : L'espace scénique et ses décors (monumentaux/intimes) reste étouffant et ne laisse aucune issue à ce drame tragique familial. Chacun des protagonistes, chacun des figurants exprime idéalement cette fragilité inquiète, ce déséquilibre inhérent à tout être humain. Le doute, l'effroi, la panique intérieure font partie des cartes habituelles de Chéreau (une marque qu'il partage avec les réalisations de la chorégraphes Pina Bausch) : l'homme de théâtre aura tout apporté pour la vérité de l'opéra, ciselant le moindre détail du jeu de chaque acteur. Dans la fosse, disposant d'un orchestre qui n'est pas le mieux chantant, Salonen sculpte la matière musicale avec une épure tranchante, un sens souvent jubilatoire de l'acuité expressionniste. Volcan qui éructe ou dragon qui souffle et respire avant l'attaque et le brasier, l'orchestre se met au diapason de cette vision scénographie à jamais historique. On regrette d'autant plus Chéreau à l'opéra qu'aucun jeune scénographe après lui, parmi les nouveaux noms, ne semblent partager un tel sens du théâtre… (Benjamin Ballifh)

+ D'INFOS sur le site du Metropolitan Opera de New York, page dédiée ELEKTRA

CD. Richard Strauss : Elektra (Evelyn Herlitzius, Thielemann, 2014)



CD, critique. Richard Strauss : Elektra (Evelyn Herlitzius, Thielemann, 2014). Enregistrée à la Philharmonie de Berlin, en janvier 2014, voici la nouvelle réalisation éditée par Deutsche Grammophon pour fêter l'année Richard Strauss. Soulignons des noms déjà remarqués dans cette distribution dresdoise qui compte avec celle aixoise de Chéreau (juillet 2013) : **l'Elektra embrasée d'Evelyn Hertzilius** et le mezzo sombre, halluciné de **Waltraud Meier** dans le duo fille / mère, duo axial si capital dans le dévoilement de chaque personnalité féminines, opposée, affrontée ; ici sans le support visuel du dvd et la fulgurante mise en scène du Français, les voix paraissent un rien « atténuées » : criarde, parfois laide mais si investie et expressionniste pour la première : – avec le recul, totalement engagée, prête à prendre tous les risques, et mieux convaincante en seconde partie à partir de sa confrontation finale avec sa sœur Chrysotémis puis surtout avec son frère Oreste, revenu en associé de sa sœur pour leur acte vengeur : Evelyn Herlitzius nous rappelle un Luana de Vol, même implication au delà de la vocalité, d'une même humanité brûlée, capable enfin comme peu de nous rappeler combien l'opéra straussien est d'abord du théâtre, une formidable opportunité de caractérisation qui passe autant par le corps que le voix ; à ses côtés, petite et usée, parfois sans soutien **Waltraud Meier** (malgré un sens du texte digne du théâtre : verbe entâché de sang et de culpabilité de cette peur animale qui fait de l'immense Waltraud une Kundry et une Atride, ici, passionnante à

écouter) ne peut masquer une voix qui a beaucoup perdu).

Passionnante Evelyn Herlitzius



Heureusement l'Oreste de **René Pape** est somptueux de noblesse mâle et droite : un loup tenu dans l'ombre prêt à porter le coup de la vengeance sous la chauffe de sa sœur exténuée, irradiante. En Chrysotémis, Anne Schwanewilms straussienne méritante pourtant dans le rôle entre autres de la Maréchale du Chevalier à la rose). reste terne et sans l'angélisme ivre du personnage (son rapport avec Elektra hurlante qui profère à sa sœur pétrifiée sa malédiction est hélas sans éclat : la voix de Chrysotémis n'est pas assez caractérisée et contrastée avec Elektra). Dommage.

L'orchestre quant à lui en dépit de sa robe somptueuse, de sa sonorité rayonnante et si naturelle (historiquement) pour Strauss, – avec des détails jouissifs, … patine, fait du surplace. Il étonne par son dramatisme statique : la faute en incombe à **Christian Thielemann**, trop épais, trop riche et voluptueux : pas assez tranchant, fluide et théâtral (tout le final est d'une pompe monolithique assez assommante). La

direction de Salonen pour la production aixoise était d'une toute autre fulgurance. Quant à Karajan, il savait insuffler l'éclair et la foudre qui manquent tellement ici. Mais tout n'est pas à écarter : les retrouvailles d'Elektra avec son frère est un grand moment, le meilleur assurément, car les voix sont ici superbement habitées et Herlitzius profite en son réalisme embrasé, du métal fraternel d'un René Pape de grande classe. Le baryton basse trouve exactement les couleurs sombres et lugubres, se faisant d'abord passé pour mort, et finalement au nom révélé d'Elektra, confesse son identité princière et se répand en compassion avant le fameux air en monologue, le plus bouleversant de l'opéra – où la bête se fait humaine et aimante : C'est ici que Evelyn Herlitzius confirme que son incarnation est bien celle de toute sa carrière..; et que l'orchestre se montre rien que narratif, sans gouffres amères, sans lyrisme exsangue, sans troubles ni vertiges éperdus. L'enregistrement vaut par ce déséquilibre, mais il reste intéressant voire captivant grâce aux deux chanteurs, le frère et la sœur. Pape, viril cynique, monstre tendre ; Herlitzius, incandescente, irrésistible même en ses faiblesses vocales… CLIC de classiquenews pour eux deux.

Richard Strauss: Elektra. Evelyn Herlitzius (Elektra), Anne Schwanewilms (Chrysotemis), Waltraud Meier (Clytemnestre), Rene Pape (Oreste), Staatskapelle Dresden. Christian Thielemann, direction. 2cd Deutsche Grammophon 002890479 3387.

Télé. Arte : Richard Strauss, un génie controversé, le 11

juin à 21h



Arte : Richard Strauss, un génie controversé, le 11 juin à 21h. Arte diffuse ce portrait docu de Richard Strauss en « génie controversée »…. pour les 150 ans de la naissance du plus grand compositeur bavarois, né en 1864. Le regard est forcément sélectif : sont évoqués poèmes symphoniques (Don Juan, Don Quichotte…) : un terreau expérimental et purement instrumental, mené jusqu'aux ultimes années du XIXème finissant… grâce auquel Strauss se forge sa propre identité musicale, bientôt appliquée à l'opéra. En prince de l'instrumentation, le compositeur qui a pu bénéficier d'un foyer familial propice à sa maturation artistique, affirme alors un tempérament unique sur le plan des audaces harmoniques, de la construction dramatique… Evidemment sur le registre lyrique sont mentionnés, le Chevalier à la rose, créé triomphalement à Dresde – foyer des créations straussiennes par excellence, en 1911 : toute l'Europe cultivée se pressa lors pour applaudir à ce miracle musical qui renoue avec la grâce et le raffinement mozartiens (de fait, le rôle d'Octavian est un personnage travesti comme celui de Cherubin dans les Noces de Figaro, principe classique par excellence et avant l'époque des Lumières, tant de fois utilisé à l'âge baroque de Vivaldi à Haendel)…

Aux côtés de la carrière du compositeur d'opéras (Elektra,

Salomé également créées à Dresde en 1905 puis 1908 sont évoquées), le parcours du chef d'orchestre est précisément jalonné : Meiningen où Hans van Bulow l'appelle à ses côtés, puis Weimar (1889) où il rencontre Brahms, Wagner et surtout la soprano Pauline de Ahna qui deviendra son épouse… Weimar synthétise alors sa double renommée : compositeur adulé de Don Juan, chef célébré dans Tristan une Isolde de Wagner, compositeur qu'il adore tout en prenant distance avec sa conception messianique de la musique.
Le docu souligne combien Strauss fut au début du siècle, le tenant de la modernité lyrique, auteur d'une musique furieuse, spectaculaire et raffinée à la fois, faisant de Dresde, ce lieu d'expérimentation, véritable laboratoire des avancées et renouvellements lyriques avec Elektra et Salomé… Dommage que les grandes oeuvres orchestrales ne sont pas évoquées ni même citées : La Femme sans ombre, Hélène égyptienne, puis les opéras crépusculaires et nostalgiques Capriccio, Daphné ou l'Amour de Danaé…



Un génie empêtré dans la honte… Le chapitre que l'on attend concerne la collusion honteuse de Strauss avec le régime nazi : une complaisance qui dure 12 années et qui n'est pas à son honneur ni à son avantage. Aux jeux Olympiques de Berlin en 1936, Strauss, président de la chambre de musique du Reich compose l'hymne olympique, il est le compositeur le plus célèbre en Allemagne depuis les années 1920… Hitler et Gobbels utilisent et instrumentalisent à des fins de propagande sa célébrité honorable, d'autant que l'humanisme lettré et classique de Strauss n'a jamais été militant ni engagé. Son éducation le conduit à se soumettre et servir le pouvoir : comme il l'a fait auprès de l'Empereur François Joseph, puis Guillaume II, enfin Hitler. Cet aveuglement reste déconcertant, d'autant que dans lettres et conversations rapportées, Strauss exprime clairement sa distance d'un régime dont il annonce très vite la fin attendue. En 1944, il fait

une visite au camp de musiciens de Theresienstadt pour y faire libérer la grand mère de sa belle fille : Strauss avait la naïveté de croire que son crédit et son statut suffiraient à obtenir cette libération sans la résistance des tortionnaires… Evidemment, personne n'est libéré. Voilà qui en dit long sur cet aveuglement de la honte. En 1949, le chef hongrois juif Solti soutient sa totale dénazification et l'accueille triomphalement dan la ville de ses anciens succès : Dresde. Tout un symbole. Avec les Quatre derniers lieder (qui sont en vérité 5 à présent), – hymne flamboyant et mélancolique, Strauss semble faire amande honorable, prier pour son rachat et en même temps exprimer un adieu qui est renoncement au monde.
Le témoignages des artistes : Thomas Hampson (qui chante Mandryka dans Arabella à Salzbourg 2014 aux côtés de René Fleming), la mezzo Brigitte Fassbaender (interprète légendaire de Octavian… qui témoigne son harcèlement des fans que sa prise de rôle à suscité à Munich en 1979), le chef Christian Thielemann …

Soirée Richard Strauss sur Arte

première partie de programme

Concert à Dresde pour les 150 ans : Christian Thielemann dirige au Semperoper de Dresde, la Staatskapelle de Dresde dans un cycle comprenant des extraits symphoniques et lyriques : Elektra, Le Chevalier à la rose, Feuersnot et surtout perles orchestrales néobaroques : l'ouverture de Hélène l'Égyptienne et en particulier le final de Daphné qui narre musicalement la métamorphose de la nymphe aimée d'Apollon en laurier, selon la légende féerique et fantastique léguée par Ovide entre autres.

seconde partie de programme



Documentaire de Reinhold Jaretszky : **portrait de Richard Strauss en » génie controversé ».** Bilan sur sa carrière pendant le régime hitlérien : Strauss compositeur germanique vivant incontournable ne fut-il qu'instrumentalisé par les nazis ou chercha-t-il sciemment à pactiser avec le diable pour recueillir privilèges et statuts officiels? Sa complicité avérée alors avec le chef Clemens Krauss lui aussi complaisant vis à vis du régime hitlérien ajoute au trouble… Nommé président de la Chambre de musique du Reich dès 1933, adoubé par Hitler, auteur d'hymnes de pure obéissance (comme celui pour les Jeux Olympiques de 1936), Strauss même s'il démissionna de sa charge présidentielle, prit parti pour son librettiste juif, Zweig, au moment de la création de La Femme silencieuse en 1935 (sous la direction de Karl Böhm)… Le documentaire offre un large spectre d'analyse, soulignant combien le génie de l'artiste fut grand, mais plus douteuses ses errances politiques et culturelles… A chacun de se faire son propre jugement. L'immense stature du compositeur dans la première moitié du XXè s'affirme elle de façon indiscutable.

Arte. Mercredi 11 juin 2014,20h50. Soirée Richard Strauss : concert et docu.